

# RÉSUMÉ DE LA THÈSE

Les relations entre la France et les Maronites du Liban sont anciennes. Commencées au cœur du Moyen-Âge, en marge des croisades, elles se sont renforcées à l'époque moderne, notamment aux XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles. Il suffit, pour s'en persuader, de mentionner les lettres de protections accordées par Louis XIV et par son successeur Louis XV au patriarche des Maronites et à sa nation, ou encore la présence précoce, dans la Montagne, de missionnaires capucins puis jésuites français.

Jusqu'à l'aube du XIX<sup>ème</sup> siècle, leur relation n'en présentait pas moins trois faiblesses importantes. Elles étaient en effet limitées, déséquilibrées et surtout fragiles.

Les contacts entre la France et les Maronites du Liban ne concernaient d'abord, sur le terrain, qu'un nombre réduit d'acteurs : les consuls de France, quelques négociants levantins, souvent originaires de Marseille ; enfin, une poignée de missionnaires français, dont les œuvres, parfois durables, n'eurent néanmoins, au XVII<sup>ème</sup> et au XVIII<sup>ème</sup> siècle, qu'un rayonnement modeste. Les rapports entre les deux nations étaient par ailleurs très déséquilibrés : les Maronites, qui affichaient leur attachement à la monarchie bourbonnienne, étaient en revanche complètement inconnus en France, hors du cercle étroit des diplomates, des missionnaires et des orientalistes. Enfin, les relations entre les deux « nations » n'avaient surtout rien d'exclusif. Courtisés par la France, les Maronites entretenaient aussi de bons rapports avec d'autres puissances catholiques, comme l'Autriche ou, plus tardivement, le royaume de Piémont-Sardaigne.

En dépit de leur ancienneté, les rapports franco-maronites, à l'aube du XIX<sup>ème</sup> siècle, n'avaient donc rien de remarquable, rien qui puisse radicalement les distinguer des rapports de courtoisie ou de protection que la France entretenait alors avec les autres communautés chrétiennes de Syrie ou même encore avec les autres communautés libanaises, à commencer par les Druzes. Pour le dire autrement, les deux « nations », unies par les intérêts du grand commerce et le souvenir lointain des croisades, étaient bien partenaires ; elles n'étaient pas, en revanche, intimement liées.

Encore largement valable pendant la période révolutionnaire et sous la Restauration, cet état de fait a, selon nous, commencé à changer à partir de la monarchie de Juillet. Dans un contexte radicalement nouveau marqué par le déclin accéléré de l'Empire ottoman et l'ouverture brutale de l'Orient à l'influence européenne, de nouveaux rapports se sont tissés entre la France et ses protégés « traditionnels ».

L'objet de ce travail de recherche est double. Il vise d'abord à démontrer qu'entre 1830 et 1860, les relations entre la France et les Maronites du Liban, loin de poursuivre leur cours, ont subi une inflexion décisive. Elles se sont considérablement resserrées, approfondies au point de donner naissance à une véritable « amitié » historique.

Ce rapprochement s'est fait sentir dans des domaines variés. Sur le plan politique, les dirigeants et diplomates français et leurs homologues maronites ont d'abord pris peu à peu conscience de leur interdépendance. Les premiers ont, dès la fin de la crise égyptienne (1831-1840), bien compris l'aide inappréciable que pouvaient leur apporter les Maronites, « gardiens » du Liban, dans la course aux dépouilles

syriennes de l'Empire Ottoman. Exposés, après cette même crise égyptienne, à l'hostilité croissante de leurs voisins musulmans et à la dureté du pouvoir turc, les seconds ont, quant à eux, pu mesurer l'importance de la protection française. Par choix, par nécessité aussi, la France et la communauté maronite ont dès lors cessé d'être de simples partenaires pour devenir de véritables alliées.

Décisives, les années 1830-1860 l'ont aussi été dans le domaine de la culture. Entre le début et la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, la langue française, longtemps confinée à une élite restreinte, a réalisé au Liban des progrès spectaculaires, au point de supplanter en moins de deux générations l'italien, jusqu'alors seule *lingua franca* réellement comprise et parlée par les Levantins. Or, de toutes les communautés libanaises, aucune ne s'est davantage ouverte à la langue et, au-delà, à la culture française, que celle des Maronites.

Les années 1830-1860 ont surtout apporté aux rapports franco-maronites un élément qui, comme nous l'avons vu, leur faisait cruellement défaut à la fin du siècle des Lumières : un caractère passionnel, affectif susceptible de transcender les intérêts politiques immédiats. Fait nouveau : cette « amitié » s'est manifestée des deux côtés de la Méditerranée. On la retrouve sous la plume des écrivains-voyageurs français lorsqu'ils évoquent, dans leurs récits, leur rencontre avec les chrétiens du Liban. Preuve surtout de sa solidité et de son caractère « désintéressé », celle-ci a surtout été de plus en plus revendiquée par les Maronites, au risque pour ces derniers de s'attirer les foudres du pouvoir turc, très vigilant quant au loyalisme de ses « raïas ».

Ce rapprochement s'explique bien sûr par de multiples facteurs. L'évolution de la situation intérieure du Liban au cours de cette période tout d'abord : l'instabilité croissante de la Montagne, les heurts confessionnels des années 1840 ont fortement poussé les Maronites à se chercher, parmi les nations européennes, un protecteur attiré. L'essor du grand commerce, particulièrement vif à partir des années 1820, a aussi contribué à resserrer leurs liens, la France occupant une place privilégiée dans le négoce de la soie. Enfin, le rapprochement des Maronites et de la France doit beaucoup à l'expansion des missions latines dans la Montagne. Un autre paramètre nous semble cependant avoir joué un rôle plus important encore : l'exacerbation des rivalités européennes en Orient au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, et particulièrement, la confrontation directe des ambitions françaises et anglaises au Liban et en Syrie.

Cette opposition à la fois politique et culturelle éclaire chaque facette du rapprochement franco-maronite. Sur le plan politique, la politique pro-druze menée par l'Angleterre au Liban à partir de 1840, l'hostilité croissante de ses diplomates pour le patriarche maronite expliquent ainsi dans une large mesure la polarisation des rapports de clientèle au Liban dans les années suivantes. De même, après les événements tragiques de 1860, la partialité de l'Angleterre en faveur des Druzes et des responsables turcs, les obstacles mis en place par sa diplomatie pour contrer les initiatives françaises, ont puissamment contribué à resserrer les liens entre les dirigeants français et leurs homologues maronites.

Prédominante dans la sphère politique, l'ombre de l'Angleterre ne s'est pas moins fait sentir dans le domaine culturel. Le retour précipité, en Orient, des missions latines, l'attention précoce que leur ont porté les diplomates français ne s'expliquent en effet pas seulement au désir, louable, de relever des communautés chrétiennes laissées à l'abandon. Ils apparaissent aussi comme une réaction à l'implantation, dans la région, de missions protestantes diverses par leur origine nationale (anglaises, allemandes ou américaines pour la plupart), mais toujours vigoureusement soutenues par l'Angleterre.

La menace anglaise, enfin, n'est pas totalement étrangère à l'intérêt et à la bienveillance croissants que l'opinion française a portés aux chrétiens d'Orient et plus particulièrement aux Maronites du Liban. Présentés dans les récits de voyage comme dans la presse comme éminemment francophiles, ces derniers ont de plus en plus eu tendance à être perçus comme un utile rempart contre les prétentions anglaises dans le Levant.

Indéniable selon nous entre 1830 et 1860, le resserrement des liens franco-maronites n'en a pas pour autant été linéaire. Quatre étapes se sont, selon nous, succédées.

La première, correspondant aux années 1830, est sans doute la moins pertinente. Pour les rapports franco-maronites, elle apparaît en effet plus comme une crise que comme une véritable avancée. Sur le plan politique, les deux partenaires ont en effet adopté, à l'occasion de la crise égyptienne, deux positions opposées : alors que la première soutenait Méhémet Ali, les seconds se sont révoltés contre lui. Leur soulèvement, efficacement soutenu par les puissances européennes, n'a pas peu contribué à miner les positions françaises, déjà mises à mal par le traité de Londres. Dans le rapprochement franco-maronite, cette période ne nous semble pourtant pas à négliger. Son principal mérite est d'avoir enfin fait prendre conscience aux dirigeants des deux « nations » de l'importance de leur partenaire traditionnel dans le « jeu » oriental. Sur le plan culturel, moins visible mais tout aussi fondamental, son rôle est aussi à souligner : les années 1830, comme nous l'avons vu, correspondent en effet au retour certes discret mais définitif, des congrégations latines au Liban, congrégations qui, au cours des années suivantes, devaient tant contribuer à la diffusion de la civilisation française.

L'apport de la seconde période, celle des années 1840, est beaucoup plus évident. Cette décennie a vu s'accomplir, sur les plans politique et culturel, deux évolutions importantes. Les guerres confessionnelles de 1841 et 1845, l'exacerbation des rivalités diplomatiques dans la région ont d'abord abouti à une nette clarification des clientèles. De temporaire, circonstancielle, l'alliance franco-maronite est devenue définitive. Au niveau culturel, cette période a été le théâtre de transformations également considérables : encore limitées dans leur ampleur, les missions latines ont en effet, à cette époque, fait des choix d'implantations, lancé des projets qui, dès la décennie suivante, allaient avoir de grandes retombées. Décisives, les années 1840 l'ont enfin été sur un autre plan : poursuivant une tendance esquissée au cours de la décennie précédente, elles ont peu à peu vu la connaissance des chrétiens du Liban progresser en France grâce à quelques écrivains-voyageurs de renom comme Lamartine ou Nerval, mais aussi à d'autres vecteurs comme la presse ou les annales missionnaires.

Dans ce processus de rapprochement, les années 1850 apparaissent beaucoup plus ambiguës. Sur le plan politique, elles ne présentent en effet rien de réellement remarquable. Sans se dégrader vraiment, les relations franco-maronites semblent retomber dans une certaine routine. Cette évolution, largement imputable à l'apaisement – apparent – des tensions confessionnelles dans la Montagne et au rapprochement marqué des diplomatie française et anglaise, se prolonge jusqu'à la fin de la décennie. Figée sur le plan politique, cette période présente en revanche un dynamisme exceptionnel sur le plan culturel avec deux avancées majeures : le renforcement des missions latines dans la Montagne et sur la côte et l'amélioration de leurs relations avec la France. Instruments de propagation ou de conservation du

catholicisme, ces dernières tendent de plus en plus à se muer en foyers de diffusion de la civilisation française.

Le rapprochement franco-maronite s'est, enfin, brutalement accéléré au cours des années 1860-1861. Cette inflexion s'explique bien sûr par les événements tragiques de l'été 1860 - le massacre de plusieurs milliers de chrétiens du Liban et de la Békaa par les Druzes et les soldats turcs - et leurs conséquences politiques - l'intervention diplomatique des puissances européennes, l'occupation du Liban par l'armée française, la création, enfin, au terme de très dures négociations, d'une entité administrative plus favorable aux chrétiens dans la Montagne. Cet enchaînement a eu, sur les rapports franco-maronites, des conséquences fondamentales à trois niveaux au moins.

Sur le plan politique tout d'abord, les drames de l'été 1860 ont d'abord définitivement cimenté l'alliance franco-maronite. La France impériale, à l'origine de toutes les initiatives diplomatiques visant à arrêter les massacres, seul pays, aussi, à avoir envisagé, avant même les événements de Damas, une intervention militaire, est bien apparue, à l'occasion de cette crise, comme la protectrice attitrée, exclusive des Maronites et au-delà d'eux, de tous les chrétiens uniates du Levant.

Les événements de 1860 ont aussi, plus que tout autre, puissamment contribué à affermir les liens affectifs entre la France et ses protégés levantins. La prompt réaction du gouvernement de Paris à leur malheur, l'action humanitaire des congrégations latines puis, surtout, de l'armée française à partir d'août 1860, ont profondément marqué les esprits des populations locales. En France, ces événements tragiques ont, symétriquement, créé, dans le public, un courant de sympathie ou d'« empathie » pour les chrétiens d'Orient, qui ne s'est, par la suite, plus jamais démenti. L'intervention d'août 1860 n'a, enfin, pas été sans conséquences sur les rapports culturels entre les deux nations. Elle s'est en effet accompagnée d'une aide massive en faveur des congrégations latines installées au Liban. Consacrée tout d'abord à l'accueil et au ravitaillement des réfugiés, cette manne financière inédite par son ampleur a, dans un second temps, puissamment soutenue l'expansion des œuvres catholiques. D'une manière indirecte, les massacres de juin 1860 ont ainsi eu pour effet de catalyser un phénomène encore lent au cours des décennies précédentes : la diffusion, dans des pans de plus en plus larges de la population libanaise, des lumières de la civilisation française.

Les années 1831-1861 apparaissent ainsi, avec le recul, comme une période charnière tant pour la France que pour les Maronites du Liban. Soumis à deux périls de plus en plus pressants, les ambitions anglaises pour la première, la rancœur druze et, plus largement, musulmane pour les seconds, ces deux nations ont en effet vu leurs relations considérablement évoluer. Demeurées longtemps superficielles et routinières, elles se sont approfondies sur les plans politique, culturel et affectif. De ce rapprochement devaient naître deux mythes promis à une longue postérité : celui de la « tendre mère » au Liban, auquel répondit, de l'autre côté de la Méditerranée, l'image des « Français du Levant » ; le premier ançra chez les Maronites la conviction que la France, si familière, ne pouvait se désintéresser de leur sort ; porté par des publicistes mais aussi des écrivains de renom, le second contribua quant à lui à faire sortir, dans l'opinion publique française, les Maronites de leur anonymat en les présentant comme un peuple viscéralement attaché à la France et prêt à seconder les vues de sa diplomatie.